

**LA VIE DES PAYSANS
PIEMONTAIS AU DEBUT
DU XIX^e SIECLE**

Romain H. RAINERO

Trop souvent les observateurs et les historiens qui se posent le problème de la vague de l'émigration italienne en France entre la fin du XIXe et du XXe siècles, et cherchent ici et là des explications à cette « invasion » n'ont qu'une vision approximative des conditions de départ qui affligeaient ces émigrants. Ce sont les conditions d'accueil et les phases de l'intégration avec les Français qui constituent les arguments majeurs de cette recherche. Or il est d'un intérêt certain d'aller à la recherche des causes de ces départs et, par la même connaître les conditions de vie des masses paysannes italiennes à la veille de l'exil. Dans le cas de la Provence qui sera le lieu privilégié de cet exode de masse, c'est à partir de documents italiens officiels et privés que l'on peut tenter de donner des essais d'explication et des analyses aptes à illustrer une période assez longue durant laquelle l'invasion des Italiens et surtout des Piémontais sera l'élément majeur de la vie sociale et économique de la Provence.

Mais quelles étaient ces conditions de vie des classes pauvres du Piémont dans les premières années de l'Unité italienne ? Pour mieux en appréhender tous les problèmes qui, en ligne générale, ne sont que très peu connus, nous disposons de différents documents et témoignages mais le cœur de toute recherche se situe dans un document riche et vaste qui est l'ensemble des volumes d'une enquête ordonnée par le Sénat italien, le 15 mars 1877, à un groupe d'experts sous la présidence du sénateur Stefano Jacini, afin de connaître les conditions de vie des paysans italiens dans leur ensemble. Il s'agit d'une enquête monumentale dont les actes occupent quinze volumes en vingt deux tomes et dont, peut-être, l'envergure de ces milliers de pages, qui fouillent une réalité complexe, a nui à sa connaissance élargie. Son titre est sévère : « Actes de la Junte pour l'enquête agraire et sur les conditions de la classe paysanne » (*Atti della Giunta per l'inchiesta agraria e sulle condizioni della classe agricola*) publiés à Rome par le Sénat italien de 1881 à 1886. Pour notre recherche sur les paysans du Piémont ce sont les deux tomes du huitième volume que l'on se doit de consulter. Ses rédacteurs qui sont Francesco Meardi, Maggiorino Alessandro, Francesco Farinet, Pietro Alliod et Guiseppe Giacobone sous la direction de Stefano Jacini, ont tous donné une remarquable activité pour un texte qui est, sans contredit, un document réel et vécu, qui décrit sans réticences les défauts et les conditions de vie des paysans. Ce document magistral qui mobilisa pendant un lustre entier les plus nobles esprits de la Péninsule eut un sort plutôt négatif car, comme s'en plaignit officiellement son président au lendemain de sa publication, les activités de la Junte furent accueillies par un silence glacial d'une opinion publique qui désirait encore se bercer dans les satisfactions politiques de l'unité de l'Italie et qui, dans le secteur des propriétaires ruraux, en craignait les conséquences fiscales et économique-sociales. La triste réalité que le rapport final dévoilait ne lui attira, en définitive, que peu de sympathie et beaucoup de silence ; en effet, ce fut le silence qui caractérisa la fin de l'enquête, on n'en parla plus et les milliers de pages de son rapport final ne furent lues que par un groupe très restreint de techniciens. Pas même l'opposition qui était en train de naître sous le drapeau socialiste sut s'en servir d'une manière efficace et la plupart de ces arguments qui aurait pu être des éléments massue d'un discours politique passa inaperçu.

La réalité rurale telle qu'elle apparaît dans les lignes du rapport est effroyable dans sa froide éloquence. Le monde rural est décrit sans réticences et ces descriptions constituent un dossier accablant pour les autorités du gouvernement comme pour les propriétaires ruraux. Pour en savoir davantage confions aux observations « officielles » du rapport, observations jamais démenties, le soin de nous illustrer cette triste condition paysanne de cette fin de siècle. Le premier aspect est celui de l'alimentation des paysans.

La base de l'alimentation des classes paysannes est constituée de : la polenta, le pain de froment, de seigle ou de farine mixte, les châtaignes et les pommes de terre, les légumes verts parmi eux, les haricots verts, les haricots secs et les fruits ; les laitages (lait, petit lait,

fromages, fromages régionaux, ricotta, etc.), un peu de viande bovine, ovine, des volailles, des lapins mais la viande de porc abattue sur place est celle qui se consomme en plus grande quantité. Comme boisson, outre l'eau, le vin le clairet, les coupages en quantités variées et un peu de café.

De plus, l'alimentation varie énormément en fonction des zones et de leurs terroirs et, au sein même des diverses catégories de paysans, tant en quantité qu'en qualité, en fonction de leurs conditions économiques. De fait, en montagne, soit par manque de moyens, soit aussi du fait d'une sordide avarice, l'alimentation humaine est réduite à la plus grande frugalité : pain de seigle, ou de farine mélangée, parfois de sarrasin, châtaignes, pommes de terre un peu de polenta, des laitages fermentés, des légumes en quantité, presque jamais de viande ou de vin, le tout mal préparé et encore plus mal cuisiné. Plus que sobre, cette alimentation manque des éléments essentiels pour une nourriture adéquate à une vie de continuel labeur.

Aux alentours de Cunéo, cependant, l'alimentation du fermier et du journalier est encore plus pauvre que dans les trois autres terroirs ; là, la polenta et le pain de froment sont en maints endroits, englués par une mixture à base de sarrasin ou bien on consomme du pain de seigle ou de farine mélangée (barbariato), le vin manque le plus souvent.

Les paysans font quatre repas : petit déjeuner, déjeuner, goûter et dîner, au moment des travaux les plus lourds on y ajoute un gros goûter. La polenta se prépare une seule fois pour toute la journée (au déjeuner et au dîner) ; elle est accompagnée de lait, petit lait, châtaignes, saucisson, friture, aillée avec des anchois ou de la morue. Quand on ne fait pas de polenta on prépare de la soupe avec du pain et quelque accompagnement.

La viande est presque inconnue par le paysan qui n'en achète que lors des fêtes patronales, lorsqu'il souhaite inviter la famille, ou chez lui, lorsque quelque animal meurt de maladie non infectieuse, dans ce dernier cas il la cède à vil prix. L'été on fait aussi le goûter, entre trois et quatre heures de l'après-midi, le paysan y consomme de grandes quantités d'oignon, d'ail, de pastèques, de salade, de poivron, que les plus fortunés mangent accompagnés d'huile, alors que les plus pauvres les assaisonnent avec du sel seulement.

Quant aux conditions de l'habitat de ces paysans, le rapport précise : « en montagne les familles des bergers et des gardiens de troupeaux se retrouvent dans des « meire », qui sont des habitations à un seul étage, composées de trois pièces, en pierres sèches couverte d'ardoise ; certaines de ces « meire » ont, au grenier, un fenil sous toiture, au dessus des chambres.

Dans les centres d'habitation des montagnes et des vallées les maisons sont aussi construites en pierres sans crépi, avec des toits d'ardoise ou de paille de seigle, elles comportent un ou deux étages, des plafonds à poutraison de bois, des sols d'ardoise ou de terre battue. Près des chambres se trouve l'étable, qui sert de dortoir pour la maisonnée en hiver. Peu d'ustensiles, en bois et fort grossiers, avec les ustensiles de cuisine ils constituent le seul ameublement de la maison, remarquable par sa crasse, le peu d'air et de lumière et ses mauvaises odeurs. »

Le chapitre le plus bouleversant est celui de l'hygiène du monde rural : « Presque toutes les maisons des fermiers sont dépourvues de latrines et, par conséquent, leurs abords sont un véritable champ d'immondices auquel on doit ajouter les tas de fumier amoncelés devant et derrière la maison et qui exhalent une odeur nauséabonde que seule une longue habitude peut rendre supportable. Les journaliers agricoles, véritable plèbe des campagnes, occupent de méchants logements qu'ils louent assez cher, du fait de leur proximité avec les lieux de travail. Les règles d'hygiène les plus élémentaires sont ignorées dans ces constructions, dans lesquelles les principaux matériaux sont le bois, les briques d'argile crue et la paille. »

Ces conditions générales sont encore plus tristes vu le peu d'attention que ces mêmes paysans réservent en vue d'une amélioration de leurs conditions de vie : « on a du mal à croire qu'il existe des gens aussi légers qui passent des journées entières et les soirées d'hiver dans un environnement aussi corrompu que celui des étables, dans lesquelles certains paysans aiment à dormir sur des paillasses misérables, ou dans les mangeoires ou, encore, dans les fenils. Dans la journée, lorsque la neige recouvre les champs et lors des veillées, il préparent quelques outils, ou jouent aux cartes, ou à « la mora », ils racontent, lisent ou écoutent des histoires et des légendes du Moyen Age. Les femmes filent toujours au fuseau, la laine cardée pour d'autres ou pour leur propre compte, ou reprisent les vêtements en prêtant l'oreille à ce qui se dit à propos des apparitions nocturnes des âmes du purgatoire, des feux follets, des sorcelleries et des comètes, annonciatrices de malheurs.

Toute personne de bon sens qui aurait la patience d'assister à l'une de ces nombreuses assemblées serait stupéfaite de découvrir la foi qu'accordent encore de nombreux paysans aux erreurs et aux préjugés populaires. C'est dans les étables que sont soignés les paysans invalides qui ne veulent ou ne peuvent être recueillis dans les hôpitaux de la ville voisine. C'est l'air stagnant et corrompu qui, seul, aggrave les maladies, mais de cela, les ignorants ne veulent pas se persuader.

Les étables sont, ainsi, les lieux, les pièces les plus fréquentés par la paysannerie, qu'elle soit de la plaine ou des collines. Là où il serait nécessaire de les garder propres, aérées et saines. Pour cela, il suffirait d'un peu de bonne volonté et de quelques soupiraux qui produiraient un courant d'air sans cesse renouvelé.

Aux dégâts causés par les étables sur la santé il faut en ajouter un autre, celui de la saleté qui se voit dans maintes cours de fermes, saleté des excréments animaux mêlés à la boue et parfois aussi mêlée au fumier. »

Les conditions générales de vie de la population rurale du Piémont déjà graves, vers la moitié du XIXe siècle, subirent, vers la fin du siècle, les conséquences négatives du marché des produits agricoles en pleine décadence. En effet une crise des prix dans l'agriculture sévit dans les dernières décennies du siècle et, naturellement, ce furent surtout les pauvres qui vivaient sur les terres agricoles qui en ressentirent les effets négatifs. Quelques chiffres suffiront à donner une image dramatique de cette déchéance paysanne. En examinant les prix courants des produits les plus importants de cette production agricole entre 1872 et 1883 on a la confirmation d'une crise évidente qui frappera les paysans dans le vif de leurs productions. Dans cet espace de temps la table suivante des prix des produits agricoles donne une illustration éclatante de cette crise :

La chute des prix des produits agricoles

Année	Froment	Maïs	Seigle	Avoine	Chanvre	Vers à soie
	L/q	L/q	L/q	L/q	L/q	L/kg
1872	34,55	23,36	24,50	16,71	-	6,75
1873	35,22	21,12	26	18,47	-	6,81
1874	36,94	27,05	27	27,89	91,18	4,20
1875	25,67	15,80	20,43	23,35	94,30	4,20
1876	28,42	15,90	17,20	23,76	110,33	4,49
1877	32,83	20,38	19,75	21,82	106,22	4,40
1878	30,86	21,68	21,90	19,48	83,96	4,04
1879	30,59	20,50	22,26	20,19	84,92	5,73
1880	31,50	23,42	24,30	21,09	90,69	3,87
1881	27,28	19,75	24,21	19,36	78,97	3,78
1882	25,77	21,39	20,50	18,78	75,83	4,26
1883	23,42	17,77	18,46	16,50	64,42	3,56

source : Stefano Jacini, *I risultati della inchiesta agraria*, (1884), re-édition, Turin Einaudi, 1976, p.35

Certes les indications que ce tableau nous fournit à partir des éléments officiels du rapport final de l'enquête agraire ne peuvent pas, à eux seuls, expliquer la pauvreté, voire le dénuement, des classes pauvres liées à la terre, mais elles nous en donnent un autre aspect qui est directement en relation avec les conditions générales de vie des paysans du Piémont dans leurs emplois et dans leurs revenus. C'est en réalité le signe avant-coureur d'un déclin inévitable de la bourgeoisie rurale qui avait fait jadis la solide richesse et la base sociale et politique du royaume du Piémont et qui entraînait en crise soit par un fait politique général, l'unité italienne qui dilatait les marchés et les concurrences, soit par une absence marquée de solution alternative de genre industriel.

Les conditions générales de vie et de travail dépendaient en très grande partie de la situation économique de la région mais un élément ultérieur d'aggravation doit être trouvé dans la situation désastreuse de l'instruction publique. En effet, dans le Piémont, l'analphabétisme régnait sur une très large partie de la population et cette condition créait les prémisses inévitables d'une crise permanente de l'occupation, crise à l'origine de la pauvreté des habitants, surtout dans les régions de montagne et de vallée. Les éléments de l'enquête que nous voulons toujours tenir en évidence, nous offrent un panorama des plus désolés duquel il ressort que tout progrès restait paralysé par cette absence de connaissances fondamentales de la plus modeste culture : savoir lire et compter. Dans la province de Cuneo, par exemple, qui comprenait les arrondissements de Alba, Mondovi et Saluzzo, la population totale au moment de l'unité italienne était de 597 277 habitants (31 décembre 1861), le nombre total des analphabètes était de 377 462 soit un pourcentage de 63,2%. Dans la province d'Alessandria (Acqui, Asti, Casale, Novi et Tortona) la situation était encore pire, sur une population totale de 645 607 habitants nous avons 426 857 analphabètes soit 66,1%. Dans la province de Novara (Biella, Domodossola, Pallanza, Vercelli et Varallo) la situation n'était guère meilleure avec 55,3%. Dans la capitale, Turin (Pinerolo, Susa, Ivrea et Aosta) le taux s'abaissait à 48,9%. Mais dans la province de Piacenza ce pourcentage grimpeait vers des sommets impensables avec 82,2%. Dix ans plus tard (31 décembre 1871) la situation ne se présentait guère meilleure avec respectivement 56,4% pour Cuneo, 56,8% pour Alessandria, 48,3% pour Novara, 42,3% pour Turin et 77,1% pour Piacenza. Quant à la valeur des habitants déclarés alphabètes, il semble bien que pour la plupart il s'agisse de bien modestes connaissances : le rapporteur de Cuneo le soulignait sans vergogne : « Il ne suffit point de lire

avec balbutiements un livre ou écrire avec difficulté son propre nom ou celui d'un candidat politique ou administratif pour pouvoir se déclarer « non illettré », c'est-à-dire alphabète ; il y a une belle différence... »¹.

Les causes profondes de cette situation de déchéance se trouvaient dans le niveau de pauvreté générale qui affligeait la région, situation à laquelle ni l'Etat, ni les nantis locaux ne semblaient prêter une attention soutenue en vue d'une réelle évolution que les maigres opposants politiques demandaient avec vigueur, mais en vain.

En vain certains propriétaires dénonçaient la pauvreté et la mauvaise qualité de vie de ces ruraux qui servaient à les enrichir. Les descriptions ne manquent point de souligner ces aspects, mais toute solution paraissait, à leurs yeux, impensable.

Quiconque parcourt nos campagnes pourra facilement relever que, à quelques exceptions près, nos habitations rurales sont très défavorisées, au point qu'elles constituent un véritable anachronisme aujourd'hui. Les aires, qui sept mois sur dix sont un vrai borborygme, les fosses à fumiers, dont les colatures menacent l'eau des puits et dont les exhalaisons empestent les habitations voisines, les étables, qui sont de véritables centres d'infection et bien d'autres nuisances qu'il serait superflu d'énumérer, constituent un ensemble qui est une totale négation de ce que l'hygiène réclame.² »

Les conditions des villages de vallées étaient encore pires, si cela est possible. En s'approchant de ces habitations, nous voyons la ruelle qui y conduit toute souillée de vase noirâtre et puante constituée par les déjections des animaux, lesquelles, en l'absence d'exutoire, suintent à travers les murs des étables et répandent par tout l'habitat leurs émanations corrompues. Entrant dans les habitations, le plus souvent construites à mi pente, et par conséquent à demi enfouies dans le sol, on rencontre des atmosphères humides et boueuses dans lesquelles se développent les champignons et où les murs couverts de moisissure montrent dans quelles tristes conditions d'hygiène ils se trouvent, quelle influence néfaste doivent exercer ces conditions sur les infortunées créatures contraintes d'y séjourner³. »

L'absence d'amélioration dans un proche avenir était confirmé par le fait que cette misère paysanne ne pouvait trouver de contrepois dans l'existence d'industrie. Dans la région cette absence était presque totale et constituait un élément ultérieur de crise.

« Il y a très peu d'industries domestiques dans cette province et c'est dommage, car, durant le repos agricole forcé de la saison d'hiver et des jours de pluie, le travailleur des champs pourrait trouver là une source de profit qui viendrait opportunément adoucir sa misère. En plaine, de telles industries se résument au filage du chanvre, effectué par les femmes pendant les mois d'hiver, à la fabrication de balais de paille de sorgho, de sabots, de pieux et des ustensiles agricoles les plus simples. Dans certaines communes, il existe des filatures pour le tissage à la maison de toiles de chanvre, tout comme est très répandue l'industrie du « reseghino », celui qui débite les arbres abattus, exercée par des sociétés de paysans qui se chargent, moyennant un prix à l'unité, de débiter planches, poutres et chevrons pour les particuliers.

En montagne et dans les vallées, les industries domestiques sont bien plus développées. Là, le montagnard fait souvent profession de tonnelier, de rémouleur, de tisserand de chanvre, de fabricant d'articles grossiers de bois, telles les cuillères, de balais pour les étables et les aires, d'échelles de bois de mélèze, etc. En montagne, les tisserands de toiles rêches destinées aux vêtements, couvertures pour les lits et les animaux ou bien de toiles de chanvre que les montagnardes, vêtues de leur pittoresque costume, viennent vendre dans la plaine, sont très répandus.

¹ *L'Inchiesta.... citée*, vol. VIII, tome 1, p.742

² *Il coltivatore cuneese*, in « Bollettino del Comizio Agrario Circondariale di Cuneo », n.10, 1881, p.145

³ *Il c.c.*, n.11, 1883, p.161

Les établissements industriels qui procurent du travail à une grande partie de la famille du paysan sont essentiellement les filatures et les tissages de soie, qui existent en grand nombre dans toute la province. On peut y ajouter les papeteries et les fabriques d'allumettes qui emploient tout spécialement les femmes, lesquelles accourent de très loin et y passent une bonne partie de l'année.

En l'absence de véritables industries la misère du paysan pendant les saisons creuses s'avérait dramatique et sans solution : « la seule source de profit supplémentaire pour le paysan est le travail qu'il trouve à la construction des routes, des voies ferrées, dans la bonification et l'assèchement des terres, le creusement des canaux, l'abattage des arbres, le dégagement de la neige dans les rues ou les habitations. Mais, souvent, ces travaux ne sont pas réguliers et n'existent pas dans toutes les communes de la province et les hivers sont parfois rudes et longs et, après les mauvaises années, il n'y a que la charité publique et l'émigration qui puissent secourir le journalier de la campagne. »

Pour les journaliers, le rapport Jacini soulignait l'inévitable nécessité de trouver un remède à leur déchéance, car le risque politique d'une explosion de colère pouvait grandir et transformer leurs cris de douleur en cris de révolte : mais, si les propriétaires et, surtout, les grands bailleurs, savaient où se trouve réellement leur intérêt, ils devraient sans relâche, employer le pauvre journalier pendant la saison d'hiver, à des travaux qui, bien que n'étant pas strictement nécessaires, sont cependant utiles pour l'économie rurale de base. En même temps qu'ils accompliraient un acte de philanthropie, ils contribueraient à conserver sur place la main d'œuvre si précieuse en saison estivale. On accroîtrait utilement les travaux d'hiver en améliorant la viabilité publique et privée, en changeant les sols des étables, en veillant à faciliter l'exploitation des parcelles cultivables, etc.

Les travaux les plus pénibles pour le paysan commencent avec la première moisson de foi (première quinzaine de mai) et se terminent avec le battage des grains (fin août), avec les vendanges (première quinzaine d'octobre) pour les zones viticoles. L'hiver, le paysan se repose, mais ce repos est plus ou moins long, selon la météorologie hivernale et la persistance de la neige sur le sol ; pour rendre la saison moins monotone, le paysan peut trouver à s'occuper utilement en ramassant les feuilles, en coupant ou taillant les arbustes, en épandant du compost dans les champs, en curant les fossés, en taillant les haies. Les travaux qu'effectuent les femmes et les enfants n'attendent guère à leur santé. Cela est unanimement reconnu. M. Biancho développe ce thème en ces termes : « Si les fatigues des champs et spécialement les battages demeurent assez lourdes pour les femmes, on ne peut affirmer qu'elles nuisent absolument à leur santé ; c'est le mal que doivent trop négliger les soins de la famille, parmi lesquels les soins maternels dominent. Pourtant, l'été, les crèches répondraient à un vif besoin pour les pauvres des campagnes ». Même les enfants peuvent être frappés dans leur santé ou leur développement physique au cours des travaux qui leur sont dévolus, car leur principale occupation est le gardiennage des troupeaux et quelques autres petits services. Pour eux le danger est que, lorsqu'ils vont garder les vaches, ils ne reçoivent pas toujours une nourriture en rapport aux besoins de leur âge et à leur continuelle activité.

Voilà donc les motifs de l'exode rural des Piémontais vers un avenir meilleur, la France, dont on connaissait très mal la situation mais dont on avait des nouvelles souriantes en provenance des travailleurs saisonniers qui depuis toujours s'y rendaient et qui en décrivaient les meilleures conditions de vie, et surtout l'offre de ce travail qui en Italie n'existait point.⁴

⁴ Sur l'ensemble du problème de cette émigration italienne, voir R.H. Rainero, *Les Piémontais en Provence. Aspects d'une émigration oubliée*, Nice, Serre, 2002